

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FANTASQUE

Publié hebdomadairement par

N. AUBIN, Editeur &
A. JACQUES, Imprimeur.

Résidence, N. 177, r. S. Valois.

CONDITIONS

Ce journal, rédigé par un Flâneur paraît autant que possible chaque Samedi. — Le prix en est de quatre sous par exemplaire. L'abonnement est de 15 sous par mois. Le bureau éditorial du Flâneur est établi en toutes les promenades, rues et places publiques. On y trouve l'éditeur lorsqu'il y est. No admittance except on business.



ANNONCES

Comme nous vivons dans le siècle des progrès et de la réforme, le Flâneur, désirant montrer l'exemple en encourageant les talents, paiera toute annonce digne de figurer dans ses pages, à raison de 4 sous la pointe. Toutes communications etc. pourront être laissées chez R. DEVERRY ou, l'on peut, entre autres raffraichissements, acheter le Fantastique.

Je n'obéis à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît.

Je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. I.] QUEBEC, 28 JUILLET 1838. [No. 26.

Mélanges.

CHANT D'UNE MÈRE AU BERCEAU DE SON ENFANT.

Dors mon enfant ; sur ton destin
Nul orage aujourd'hui ne gronde,
Ton innocence à ton matin
Est en paix avec tout le monde.

Sur le fleuve des premiers jours,
Ton berceau s'enfuit et dérive,
Et ton œil en suivant son cours,
Ne voit que des fleurs sur la rive.
Que de souhaits, combien de vœux,
Planent sur ta frêle nacelle !
Quand les flots l'emportent sur eux,
Mon espoir vole devant elle.

Sur les rêves de l'avenir,
Où mon âme en vifant s'élance,
Je vois mon bonheur à venir,
Dans ce berceau que je balance.

Nul remords, nul triste souci,
Ne rend ton existence amère,
Que le sort te souris aussi
Comme tu souris à ta mère.
Cher enfant ! quand de mes ayeux
Je joindrai la froide poussière,
Comme ces chants ferment tes yeux,
Que ta main ferme ma paupière !

N. AUBIN.

Dans l'audience de la cour d'assise d'Eure-et-Loir, (France) un incident assez plaisant a eue lieu un moment d'auditoire. M. le président demandait à un (témoin) la veure Mercier, quel était son âge? — Ah-bah mon âge est-ce que vous avez besoin de la savoir? — Je vous demande quel est votre âge? — Est-ce que vous voulez qu'une femme qui n'est plus de la première jeunesse dise comme ça son âge devant tout le monde? — Je vous prévins que vous êtes devant la justice et que le respect doit vous interdire toute plaisanterie. — Allons! ne vous fâchez pas, je vais vous le dire. — J'ai passé la cinquantaine, cela vous suffit-il? — Encore une fois, quel est votre âge au juste? — Ah! au juste? Eh bien, mes amis, j'ai (soixante ans) voilà le mat (sâché); j'ai bien encore trois ans et quelques mois avec, mais ça n'est point la peine d'en parler.

RUE ST. LOUIS, 24 JUILLET 1838.

IL A PLUS A SA GRANDEUR PAUL DECAREAU DE FAIRE LES TROIS APOINTEMENT SUIVANT, SAVOIR—

QUE LE GROS VENTRE DE P'E P'T SOIT LE PREMIER A ALLER A LA LEVER DU GOUVERNEUR POUR AVOIR SA PATENTE EN REMPLACEMENT DE SON FRERE F'S LE ROI CAILLOUX AUSSI

QUE SON SUSDIT ASSOCIER SOIT POUR BONETER LA BANQUE DU PEUPLE POUR DU DISCOMPTE DEPUIS QU'IL A UN CHAPEAU A GRAN BORD.

On nous a dit qu'il ne manquoit plus que les fers aux pieds et aux main au beau Victor pour devenir Cheval ce qui la tout de suite décider a se vouer lui même au public pour se faire couler du plomb dans le visage pourvue que sa ne lui ote pas l'amprun du fantome dont sa figure est muni.

O B AURA UNE GRABE EN PEUT QUI VA LE FAIRE VIVRE LE ROSSIGNOL ROUTI AU BEC UN ETUDIANT

LE FANTASQUE.

QUEBEC, 28 JUILLET 1838.

"*The Fantasque*."—Pour satisfaire aux nombreuses demandes qui nous viennent chaque jour, nous nous sommes décidés à essayer la publication de notre feuille en langue anglaise, une fois par semaine, c'est-à-dire, autant que possible, chaque mercredi. Chacun se plaint de ce qu'il n'existe ici aucun organe de même nature que notre publication actuelle, réunissant deux qualités précieuses de nos jours: la *gaieté* et l'*indépendance*. En effet, il semblerait que l'arrivée d'un astre aussi brillant que notre gouverneur actuel, loin d'avoir réchauffé la verve des écrivains dont Québec abonde en tems ordinaire, n'ait fait que la glacer d'effroi. C'est donc afin de donner, s'il est possible, à la littérature éphémère des journaux, la seule qu'il semble possible d'entretenir en Canada, un nouvel élan en lui procurant un organe selon ses besoins, que nous faisons la présente annonce. Comme il serait peut-être téméraire à nous de prétendre fournir à deux publications sur le même pied que le présent journal français; nous espérons donc que l'aide des jeunes "hommes de lettres" ne nous sera point refusée, et qu'il nous sera possible de continuer régulièrement la feuille telle que nous l'aurons entreprise. Nous placerons les pages du *Fantasque* anglais plutôt comme le champ où pourront lutter d'esprit tous les athlètes que comme l'organe de notre propre opinion des hommes ou des choses, nous réservant le contrôle de ce que les convenances ou notre goût nous dicteraient d'admettre ou de refuser. Le secret et la plus stricte impartialité seront observés, mais en échange de notre responsabilité, il sera bien juste que nous ayons la garantie des auteurs, qui devront, dans tous les cas où un article pourrait attaquer un ou des hommes, personnellement, nous faire parvenir leur signature, sans quoi les écrits de ceux qui n'oseraient les avouer resteront dans l'oubli.

De notre côté nous tâcherons de fournir à nos lecteurs anglais autant d'esprit et de gaieté qu'il nous sera possible d'en rassembler, et si nous nous arrêtons dans notre carrière, nous avouerons franchement d'avance que ce sera faute de moyens.

Les conditions seront les mêmes que pour le français.

Le bruit courait, il y quelques jours, que messieurs Vanfelson et Huot avaient été nommés présidents des cours de sessions de quartier, avec un appointement annuel de £500 chacun. Cette nouvelle qui demandait confirmation ne s'est pas encore confirmée. Néanmoins cela pourrait fort bien arriver, car Lord Durham a fait entendre qu'il n'appellerait aux emplois que des personnes qui ne représenteraient nulle couleur politique, ne réclamant nulle sympathie, en dehors de tout intérêt pour le pays. Certes il serait difficile de mieux rencontrer sous ce rapport; mais je déclare d'avance, que si lord Durham suit cette marche et fait confirmer la nouvelle ci-dessus, il encausse tout mon déplaisir et s'exposera à tout mon courroux, car la bile s'échauffe.

ait chez tout homme, eût-il la patience de Job et la résignation de Saint Chrysostôme, à voir de semblables bœvues. Un juge doit être impartial, intègre, savant, inspirer la confiance, l'estime, la considération publique ; je n'en dis pas davantage et, au fait ces messieurs pourraient bien être justement ce qu'il faut pour cette place s'ils sont doués de vertus cachées qu'ils n'ont révélées qu'aux chefs de l'administration et si l'on peut prendre pour maxime ce que dit la chanson :

faut d'la vertu pas trop n'en faut, etc.

— Mais, s'écriera-t-on, vous criez avant d'être écorché, justement comme les anguilles de Melun ? — Ces anguilles-là sont fort avisées, répondrai-je, car il leur serait fort inutile de crier après. — Mais, direz-vous, il leur serait fort inutile même de crier avant. — Mais, croyez-vous, répliquerai-je, que nous ayons à faire à des écorcheurs d'anguilles ? non, répondrez-vous, mais... mais voilà bien du bruit à propos d'anguilles tandis qu'il ne s'agit que de messieurs Vanfelson et Hector Simon Huot.



La lettre que m'écrit H. S. H. se trouve insérée dans ce présent numéro tout au long, sans changement, sans amplification et sans que j'y aie mis de mon imagination comme veut bien me le conseiller mon aimable correspondant ; je lui dirai que non seulement je la donne telle qu'il me l'a adressée, mais encore que je lui cède le pas en retirant de mes pages un long article éditorial pour l'y placer à l'aise. Voilà ce que c'est que de commencer par une flatterie : le philosophe le plus austère ne peut se garantir d'une certaine dose d'affection envers celui qui débute par des éloges, de l'admiration, des félicitations, aussi cela expliquerait, si la lettre de mon correspondant en avait besoin, toute ma condescendance.

Je dois de plus remercier sincèrement Mr. H. S. H. pour les félicitations qu'il m'adresse dans le début de sa lettre sur ce que je ne suis point vendu à la *petite famille* comme il pense que le sont tous les autres journaux à différentes coteries particulières. Je ne veux point cependant usurper son admiration et je lui dirai tout naïvement et contre l'habitude des journalistes que je ne suis vendu à personne, d'abord parce que personne n'a offert de m'acheter ; que d'ailleurs si j'avais dû l'être ce n'eût point été aux membres de cette très-petite famille, car je crois que l'esclavage sous de telles gens serait mille fois plus lourd sans doute que leur argent ; que je me déplorais fort, moi si peu flatter, moi, dont l'épine dorsale est si rebelle ment gauche, parmi des gens qui semblent appartenir à l'espèce des anguilles à en juger par la flexibilité de muscles et des vertèbres dorsaux ; que je maigrirais bientôt s'il me fallait échanger le sourire sarcastique contre celui qu'on voit régner en permanence, servile et approbateur, sur les lèvres de monsieur, l'honorable C..., écuyer ; que je mourrais bientôt d'ennui s'il me fallait modeler mon visage sur la figure béate, canoniale et monacale du bienheureux H... ; s'il me fallait, comme lui, être sans cesse à l'affût des faits, gestes, sourires, désirs et ordres du maître pour ramper et crier : *bravo !* Non, non, cher correspondant, j'aime encore mieux ma pauvre mais douce indépendance ; j'aime mieux rédiger ma petite feuille, assis sur le mauvais et dur tabouret, me soufflant parfois dans les mains et riant franchement du premier venu, que sur le mol et brillant sofa où j'aurais la gêne pour compagnie et l'ennui pour serviteur ; j'aime mieux égayé, délasser chaque samedi soir le bon père de famille, l'honnête artisan que de vous servir d'un miroir, où vous caresseriez, adoreriez votre image, vous petits grands du monde qui portez l'hermine sur le dos et la bure sur le cœur ; non, non, cher correspondant, le Fantasque n'est point l'écho des partis, l'esclave du pouvoir : c'est l'écho de son éditeur et l'esclave de son lecteur. Le Fantasque continuera, je l'espère, à reléguer les ridicules, à combattre les préjugés et à rire des abus, puisque ce sont les seules consolations qui nous restent aujourd'hui. Depuis de longues années nous nous sommes emoussillés à faire "marcher les choses vite en Canada ;" en 1838 nous les retrouvons au même point qu'en 1791 ! Rions donc

patients lecteurs, chantons, passons, la mort vient doucement et vite et le bien nous arrivera peut-être en dormant. . . . C'est le bonheur que je vous souhaite. Amen.

Nous avons reçu une nouvelle lettre de notre original correspondant qui cette fois-ci donne sa signature : UN ETUDIANT. Comme nous sommes portés à croire que c'est un nom supposé, nous avons pris la liberté d'altérer les noms des personnes qu'il veut *éplucher*, et nous lui déclarons qu'il sera inutile de continuer ses *épluchements* et surtout de nommer les victimes de sa satire sans nous donner son propre nom comme garantie, afin que nous puissions renvoyer les personnes, qui n'entendraient point la plaisanterie, à l'autre où se forgent les *traits malicieux*. Il ne s'agit point d'être *spirituel* et de *larler* à droite et à gauche, il faut aussi être prêt à recevoir à son tour la réplique en cas de nécessité, car il est dans ce bas monde des ânes têtus et pleins de brutalité qui rient et voudraient donner un coup de pied pour chaque coup de plume, entendez-vous Mr. *l'Éplucheur* ?

BEAUX ARTS. (Visite à un artiste.)

Ayant lu, dans notre affiche, l'annonce de Mr. Plamondon, artiste Canadien, invitant les amateurs de peintures à visiter son atelier où se trouvent quatre tableaux originaux de grands maîtres, parmi lesquels on voit figurer les noms du Poussin, de Rubens, je résolus en ma qualité d'amateur et en ma préention à celle d'artiste de répondre à l'appel d'un confrère. Tout excitait ma curiosité au plus haut degré, l'espoir, d'abord de rencontrer, au milieu des forêts de l'Amérique, d'anciennes connaissances que j'avais vues se pavaner dans les palais de l'Europe au milieu des lambris, des dorures et des draperies, puis l'envie de me convaincre moi-même, car je suis du moins en fait d'art, d'une incrédule qui désespérerait St. Thomas même ; tout en un mot m'appelait, me poussait chez Mr. Plamondon. Je m'enquiers de sa demeure. On m'indique l'Hôtel-Dieu. Ciel ! quel pronostic, un artiste à l'hôpital ! allons, m'écriai-je, il faut que ce soit un homme de talent, un véritable artiste, car l'hôpital est généralement le Panthéon provisoire des peintres modestes, en particulier, et, en général, des hommes dont le génie n'a pas voulu se ployer au charlatanisme. Me voilà donc approchant pour la première fois des Dieux au milieu de leur sanctuaire. Comme le cœur me battait à l'idée de me trouver face à face avec le Poussin, Rubens, et cela encore dans un hôpital, et plus encore chez un artiste ! Je montais au ciel quoi ! enfin après m'être rapproché du Ciel autant que la maison me le permettait, mon odorat est frappé d'un classique fumet d'huile et de vernis, je lis sur une modeste petite carte, *Plamondon artiste*, je n'avais pas besoin de cela, ma sympathie artistique l'avait deviné, j'entre sans frapper comme autrefois à l'école et je me trouve . . . O ! vous ! profanes qui jamais n'avez respiré l'odeur énivrante des tableaux ; qui ne vous êtes jamais trouvés entourés de la lumière éclatante et douce de l'atelier du peintre ; qui ne vous êtes jamais assis au milieu des terribles romains, des vertueux spartiates ; qui n'avez jamais souvi aux nymphes cachant au milieu des roseaux leur poudor éblouie ; qui n'avez jamais goûté, savouré des yeux le vin, le nectar qui s'échappe en rougissant des fruits que pressent les doigts impatients de rieuses bacchantes, qui n'avez jamais suivi au milieu des eaux, l'image des naïades qui viennent d'y disparaître ; qui n'avez point agacé des légions de petits amours gais et mutins ; qui n'avez point philosophé avec les graves sages de la Grèce . . . arrière vous dis-je, n'entrez point avec moi, je suis dans le domaine héréditaire, sur la terre classique de l'artiste : j'entre dans un grenier ! Eh bien, chers lecteurs, le croiriez-vous, ce fait seul me prévint en faveur de Mr. Plamondon et je ne regrettai point ma petite ascension, car je vous l'avouerai, j'y retrouvai des souvenirs d'enfance. Mais sans compter ce plaisir égoïste, il en est d'autres que chacun peut y rencontrer et dont, pour ainsi dire, chacun pourra se faire gloire ; c'est de voir que l'art de la peinture a en Canada les moyens

le se mettre sur un pied recommandable. Mr. Plamondon a pu aider les grandes dispositions naturelles qu'il possédait, de toute l'expérience, profiter des leçons des maîtres d'Europe avec lesquels il a étudié. Il en a rapporté cette manière ferme, ce toucher moelleux joints à un coloris naturel, qui distinguent les élèves de l'école Française dont le mérite est d'avoir su emprunter de chacune des écoles célèbres étrangères ce qu'on en admirait le plus, pour se former à elle-même une base sur laquelle le génie de ses grands peintres contemporains a pour ainsi dire élevé le tronc qu'elle occupe aujourd'hui parmi les écoles modernes.

Mr. Plamondon possède d'excellentes copies de sa main; on peut citer entr'autres une Vierge de Raphaël pour la douceur de la touche, la délicatesse et le vivant du coloris, le transparent de la peau; le couronnement d'épines pour la vigueur et l'expression; et surtout une petite copie du grand tableau de Guérin, le désespoir de Cain; où le copiste a sur-avec talent reproduire la teinte affreuse d'horreur, de remords et d'affliction répandue jusques sur les moindres détails, mais qui a surtout son foyer sur le visage du coupable auteur du premier meurtre; le feu dont le ciel semble embrasé, habilement contrasté par de sombres nuages, semble refléter dans l'œil hagard de Cain une lueur de sang, la douleur empreinte sur le visage de sa femme qui est à ses pieds, est une expression de désespoir analogue à son sexe; elle semble éperdue au milieu de ce bouleversement de la nature, Cain, lui, joint la malédiction à ses remords. En un mot ce tableau rend, autant qu'il est donné à une copie en rapetissé, tout le grandiose d'une belle conception. Il est à regretter que quelque église n'ait point encore commandé à Mr. Plamondon une copie en grand de ce beau tableau. Ce sujet serait d'abord fort convenable pour un semblable lieu, par l'horreur qu'il inspire contre celui qui, le premier, répandit le sang innocent; ensuite il donnerait à un artiste Canadien, l'occasion d'exercer tous ses moyens en créant de nouveau pour ainsi dire l'inspiration de son maître.

Outre ces tableaux on peut, en jetant la vue autour de soi, retrouver les portraits de personnes qu'il est impossible de ne point reconnaître le talent du peintre est en ce genre surtout incontestable.

Avant de quitter Mr. Plamondon il faut que je parle un peu des tableaux précieux qui se trouvent en sa possession, puisque ce sont eux qui lui attirèrent ma visite. Il faut d'abord placer au premier rang un tableau du Poussin, représentant le martyre de St. Erasme. La manière dont le sujet est traité, l'expression de regret répandue sur le visage des exécuteurs, et surtout sur celui du prêtre païen qu'un zèle mal conduit semble avoir, plutôt que la cruauté, poussé à l'acte de barbarie qu'il a ordonné; la constance religieuse du saint, mêlée aux douleurs inséparables de l'humanité, tout en un mot inspire plus d'admiration pour le saint que d'horreur pour ses bourreaux et un sujet aussi terrible que le spectacle qu'il représente peut, par un charme presque inconcevable, s'envisager sans dégoût: étrange pouvoir du génie qui sait attirer, attacher même l'âme sur un objet qui semblerait ne devoir inspirer que de l'aversion et une secrète frayeur. Un autre tableau de grande dimension, représentant Hérode lorsqu'on lui apporte la tête de St. Jean Baptiste. Toutes les têtes de ce tableau sont admirablement groupées pour un effet et un ensemble uniforme; le coloris resplendissant de fraîcheur de la suivante qui présente la tête de St. Jean; la beauté de tout son corps le plus saillant du tableau, le moelleux des draperies, la pâleur d'Hérode dont la dignité se trouve offensée du présent ou du moment choisi pour le faire; la curiosité compatissante des convives, contrastant avec la figure avinée de la vieille femme dont la supercherie a si bien réussi et qui découvre d'un air triomphant la tête pâle et encore sanglante; tout, jusqu'au moindre objet contribue à l'effet que ce tableau ne peut manquer de produire sur le spectateur; chacune des têtes de ce tableau peut servir d'étude et mériterait une mention particulière, mais l'espace me manque pour prolonger plus loin cette description ainsi que celle d'un paysage, et d'un combat de chiens et de chats sauvages, dont l'exécution est marquée au coin du génie et recèle une origine fort relevée. Il y a de plus un pe-

tit tableau de la naissance d'Hercule : production qui rappelle tout le coloris, le tendre, le moelleux, le bien-être, l'idéal de l'Albane ; chacune des têtes de ce tableau illustrerait une miniature par son fini, la fraîcheur et la finesse de la touche, dont l'effet se révèle en cachant le travail ; mais, à m'écouter on pourrait croire que je désire envoyer à Mr. Plamondon la soule des curieux et des importuns ; non, telle n'est point mon idée, mais ce qui m'étonnerait, serait que, soit lord Durham, soit quelqu'un de sa brillante suite, ou même quelqu'un de nos riches propriétaires soient assez peu amateurs des arts pour laisser échapper une occasion qui ne se présenterait probablement plus, d'acquérir des morceaux aussi précieux. Quant à l'authenticité des tableaux, s'ils en avaient besoin, aux yeux de connaisseurs, Mr. Plamondon peut leur en fournir les preuves, soit réelles soit spéculatives, soit l'histoire des évènements qui mirent entre ces mains des tableaux si rares, bonheur que le hasard seul et son avidité pour des productions des grands maîtres ont pu lui procurer. Mr. Plamondon mérite doublement l'encouragement du public, tant par les efforts qu'il a fait pour conserver et remettre au jour des productions qui se fussent probablement perdues sans lui, que par ses talents comme peintre d'histoire et de portraits.

Nous avons reçu le premier numéro d'un journal intitulé *Le Temps*, imprimé et publié par Frs. Lemaître et rédigé par J. Phelan, avocat ; ce numéro paraît bien conduit, opinions à part, qu'il ne nous appartient pas de juger. Cependant l'entreprise ne paraît pas fort solidement établie puisque le second numéro ne paraîtra que dans une, deux ou trois semaines. Quant à moi, comme *Fantasque*, je regretterais de voir ce papier mort-né, car plus on est de fous plus on rit, et cela me ferait de la peine de voir ces messieurs perdre ainsi leur *tems* pour si peu de chose : car il ne leur manque absolument que des souscripteurs. La seule raison qui pourrait me faire souhaiter la non-réussite du nouveau journal serait la crainte que le *tems* qui détruit tout ce qui n'est pas immortel ne vienne à tuer la Quotidienne. Comment faire, je vous prie, après cela sans quotidienne pour tuer le tems perdu ?

MONSIEUR LE FLANEUR EN CHEF,

Réellement, monsieur, il faut avouer que le *Fantasque* est le journal le plus indépendant que nous ayons dans notre bonne et loyale ville de Québec, j'irai même jusqu'à dire, et cela sans flatterie, qu'il en est le seul. En effet, monsieur, j'étais (et je vous dirai franchement que nombre de mes amis partageaient mon opinion là-dessus) j'étais, dis-je, dans l'intime persuasion que, dans un tems comme le tems actuel où tous les journaux sont, plus ou moins esclaves, vous aussi étiez l'instrument ou l'organe d'un parti, d'une couleur ou d'une coterie particulière, que vos colonnes étaient, comme il arrive souvent, l'écho ou plutôt le résidu des discussions et consultations d'un comité, enfin, que les traits que vous lancez hebdomadairement, y étaient forgés péniblement et longuement ; voyez que je suis franc et que je ne suis point obstiné dans mes idées, puisque je viens vous déclarer que je les répudie. Je pensais donc, monsieur, que vous aviez été l'employé soudoyé (passez-moi le terme) de la coterie qu'on appelle vulgairement ici la *petite famille* et que vos services lui avaient été acquis, lorsque votre dernier numéro vint me déromper et me prouver que vous n'étiez gouverné que par votre opinion particulière des choses et des hommes. Vous voyez donc, monsieur que mon désaveu est aussi public et aussi sincère que ma supposition avait été injurieuse et gratuite, ainsi, veuillez recevoir mes félicitations et mes remerciements pour m'avoir ainsi prouvé que Québec possède encore un organe indépendant et impartial.

Jusqu'ici monsieur, ma lettre est fort sérieuse et pourrait se terminer dès à présent ; mais, avec un journal aussi fantasque que l'est le votre, il n'est point permis d'agir d'une manière aussi compassée qu'envers ceux qui ne marchent que d'après la vieille et usée routine ; il est donc du devoir de toute personne qui vous destine quelques lignes, de payer autant que possible son tribut de faits, d'anecdotes et de joyusetés ; c'est pour cela que je me permettrai de prolonger ma lettre en vous racontant purement et simplement un *fait* dont je fus le témoin et que vous arrangerez ou tournerez d'une façon plus gaie ou plus habile que je ne pourrais le faire moi-même.

Lundi de la semaine dernière, le bateau à vapeur *British America* fit, comme il l'avait annoncé, une Promenade de Plaisir autour de l'Île d'Orléans. Attiré soit par le désir de trouver un peu de fraîcheur, si rare alors en ville ; ou par celui d'éviter les ennuyeux qui y sont si nombreux, ou bien... mais bref, je ne sais comment je me trouvai à bord mais le fait est que j'y étais. Je ne vais point vous faire la

description des beautés pittoresques des sites que nous visitâmes; vous et tous vos lecteurs les connaissez; je ne veux point vous donner non plus le détail des passagers ni des passagères ce serait par trop piquant ou par trop insignifiant, je laisse donc à votre imagination la tâche d'amplifier sur les unes ou de vous étendre sur les autres, à votre goût, sachant par expérience que vous vous acquitterez de ce devoir beaucoup mieux que moi, à la satisfaction de vos lecteurs; je me bornerai seulement à dire par forme d'information, dont vous ferez ce qui vous plaira, que je ne vis pas sans étonnement l'inspecteur de police à bord de ce steamboat, sachant que ce fonctionnaire, établi pour veiller à la paix et à la sûreté publiques, avait, ce jour-là en cour un procès pour assault et batterie et que le grand jury avait rapporté un vrai bill contre lui; je trouvai fort ingénieux le moyen de retarder la poursuite mais; je réfléchis qu'il était peut-être même en mission active, en tour d'inspection pour s'assurer par ses propres yeux qu'il n'y avait pas de pirates, ni de rebelles ni de sympathiseurs, au milieu des récifs et des rochers de l'île d'Orléans, ni de Billy Johnson qu'on poursuit avec tant d'acharnement dans le Haut Canada et qui aurait bien pu descendre de ces côtes pour dérouter les recherches.

Outre ce fonctionnaire de paix qui faisait le tour de l'île pour jouer un tour à la justice, je vis à bord du *British America R. Symes* 1er, défenseur de la loi, qui venait humer loin de son comptoir et du banc de justice l'air pur et sain de la rivière; réellement, il faisait plaisir à voir ce cher homme, descendant parmi le vulgaire, du haut de la haute situation où il se trouve placé, faisant le joli cœur, près des jeunes filles, le galant près des dames, le complaisant, l'assable près des hommes, papillonnant, causant, marchant tout comme aurait pu le faire un mortel, un simple particulier; réellement nul n'aurait pu s'imaginer, à voir tant de grâces, tant d'aménité, que c'était vraiment là le grand, haut et puissant Robert-le-Fanfaron. Mais c'était bien réellement lui en chair et en os, j'ajouterai même qu'il était tout en eau par les peines qu'il se donnait pour plaire et se faire remarquer.

Arrivé dans le passage entre le sud de l'île et la terre ferme, le bateau-à-vapeur fut échoué sur le sable, soit faute de pilote, soit maladresse de celui qui se trouvait à bord; après de longs efforts, ou plutôt après avoir attendu la marée du soir, on parvint à le remettre à flot et à reprendre le cours vers la ville où l'on ne put arriver que dans la nuit. Mais, voyez un peu ce que c'est, monsieur le flâneur, que de ne point être accoutumé à écrire, je me trouve à la fin de ma narration sans vous avoir entretenu de son épisode le plus amusant; je suis certain que vous n'eussiez pas commis cette faute. Il faut donc sinon recommencer ma lettre tout-à-fait, du moins la reprendre de plus haut.

Lorsque le capitaine vit que l'accident dont je fais mention l'empêcherait d'arriver à l'heure attendue, et ne sachant même point quand il lui serait possible de se tier, lui, son navire et ses passagers, de la situation critique où l'on était, il se décida gracieusement à faire servir tant bien que mal un souper pour lequel il n'était point préparé. Quant à moi qui n'étais point venu pour passer la nuit en cet endroit je commençais à m'eunoyer furieusement lorsque R. Symes, Esquire, se chargea d'amuser toute la compagnie. Le voilà donc qui commença à traiter les musiciens, sans s'oublier lui-même; courant, volant, dansant, d'un côté à l'autre, et invitant chacun à suivre son exemple; en un moment la gaieté devint générale et ce petit bal improvisé avait créé une joie et une hilarité qui font l'éloge de l'urbanité du magistrat boute-en-train, mais tout-à-coup des cris, des imprécations se font entendre, on n'entend de tous côtés que des juremens affreux, et les mots de conspiration, de révolte, etc., viennent jeter le trouble, la crainte, la consternation, la terreur dans tous ces petits cœurs qui seulement une minute auparavant ne battaient que de plaisir, de joie, de bonheur et de coquetterie; un brouhaha total vint remplacer les accords de la musique et les ris qui jusqu'alors avaient embelli cette scène. Enfin on parvint à calmer un peu les esprits, et la tranquillité qui se rétablit nécessairement me permit de vous raconter la cause de ce désordre. Mr. le magistrat infatigable, dans je ne sais quelle intention, s'avisait de descendre le pavillon britannique qui flottait à l'arrière du bâtiment et de le hisser de nouveau, mais la tête en bas. Quelques officiers qui se trouvaient à bord, gens

fort pointilleux sur le point d'honneur de leur drapeau, ayant observé cette manœuvre nouvelle, ne sachant ce que cela signifiait ou se croyant trahis, s'approchèrent de Mr. Symes et l'un d'eux le saisissant à la gorge lui demanda d'une voix courroucée ce qu'il prétendait faire par-là.

— Eh, monsieur, répondit celui-ci à demi interdit, balbutiant, et d'une voix tant soit peu avinée, ne sommes-nous point en état de détresse? je la signale! — Nouvelle façon de signalement! s'écria le capitaine déjà de fort mauvaise humeur par l'échouement de son navire et la nécessité où il se voyait d'abandonner au pillage ses vivres et ses rafraîchissements, mais savez-vous bien "imbécile," que vous pouviez me mettre en une situation bien plus critique que celle où je suis déjà et que si les frégates nous avait aperçus ici croyant à une conspiration, à une révolte auraient-elles pu nous... c'est alors que les mots de conspiration, de révolte, répandirent la consternation et l'effroi aussi rapidement que le fluide électrique et couvrirent la voix des interlocuteurs; je ne puis donc vous en dire davantage, mais vous pouvez y suppléer, car vous devez bien vous imaginer quelles furent les épithètes que se renvoyèrent à l'envi ces messieurs. Ma tâche est finie, maintenant, et il ne me reste plus qu'à vous rassurer sur la fin de notre petite excursion qui fut fort heureuse et dont chacun fut, à ce qu'il paraît, très-satisfait; je dois avouer aussi que Mr. Symes qui avait mis les dames en gaîté, puis qui les avait tant révolutionnées, fit ensuite tous ses efforts pour ramener chacun à la joie afin sans doute de faire oublier ce que chacun prit pour une méprise, mais qui à mes yeux était un commencement de révolte, de déloyauté, de désaffection envers la Grande-Bretagne qui eût bien dû récompenser tant de services passés par quelque nomination: un peu plus relevée que celle de simple commissaire pour les petites causes, situation tout-à-fait décréditée depuis que votre correspondant l'*éplucheur* s'est mis à la critiquer; réellement un magistrat aussi insupportable que celui dont je parle aurait dû être appelé au Conseil Spécial, ou à l'Exécutif, ou à la cour d'Appel, ou à la place de Sheriff, ou à celle de Procureur Général, ou au moins à celle d'Inspecteur-en-sur-chef de l'Inspecteur et chef de la Police.

En un mot, monsieur, faites de tout ceci ce que vous voudrez et acceptez mes respectueuses salutations. H. S. H.

La *Quotidienne* a fait confectionner un article de deux colonnes au sujet du FANTASQUE. Vraiment, il était donné au Fantasque "spirituel et railleur" comme dit le Canadien, d'inspirer même à la *Quotidienne* un morceau railleur et presque spirituel, le seul dont elle ait jusqu'à ce jour favorisé le public. Il y a progrès, et toute simple qu'elle soit ordinairement, la *Quotidienne* a développé en cette occasion une finesse à laquelle on ne se serait jamais attendu. Elle a vu, la drôlesse, que loin de nous nuire ses injures ne faisaient que nous rehausser aux yeux des gens de goût; crac! la voilà qui change de batterie et nous envoie par le nez une bordée d'encens, d'éloges, de nectar, d'ambrosie dont nous faillîmes être étourdis; mais aussi pourquoi nous prendre ainsi à l'improviste, méchant *Quotidienne*, vindicative *Quotidienne*, Corse de *Quotidienne*, tigresse de *Quotidienne*, Louis-Philippe de *Quotidienne*? Dis-moi, chère et cruelle amie, combien as-tu payé pour cet article-là, et si tu le désires, pour retarder la ruine, je te fais un article six fois meilleur et à moitié prix, car je te le dis: j'encore un article comme celui-là et tu te vois forcée de prendre le bénéfice de l'acte que nous promet le Conseil Spécial et moi dans l'obligation de faire une complainte en guise d'éloge funéraire.

Mais que vois-je? tu annonces à un correspondant que s'il ne paie le port de sa lettre tu te vois réduite à l'hôpital; c'est fort mal de nous alarmer ainsi d'avance. Ménage notre douleur et lorsque le moment sera venu de souhaiter un éternel adieu à ce monde à qui tu inspiras tant de pitié, viens à moi! la compassion vaut mieux que la pitié et c'est le sentiment qui m'anime en ce jour; viens donc, chère *Quotidienne*, une loge est des long-tems prête pour te recevoir.

Où, loin d'un monde ingrat qui ne te connut pas, tu seras, comme tu le mérites, aimée et respectée. Tu verras, Pair, serin, arriver le trépas.